

# LE PÈRE PEINARD



Réflexes

d'un  
**GNIAFF**

PARAISSENT LE DIMANCHE

ABONNEMENTS France  
Un an..... 6 fr.  
Six mois..... 3 —  
Trois mois..... 1 fr. 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
123, Rue Montmartre. 123, PARIS

ABONNEMENTS Etranger  
Un an..... 8 fr.  
Six mois..... 4 —  
Trois mois..... 2 —

## Menaces de Grève au Creusot LE LAPIN DE L'ARBITRAGE

### Scélératesse des Juges Militaires



#### Le lapin de l'Arbitrage

Il y a belle lurette que les gueules noires du Creusot ont fini de se réjouir de l'arbitrage que leur servit Waldeck-Rousseau, lors de la dernière grève.

Leur joie fut même bougrement courte : si elle dura trois jours, ce fut tout !

En parfait jésuite qu'il est, le despote Schneider avait promis de reprendre tous ses ouvriers... Mais non de les garder !

On voit tout de go la crapulerie d'une telle promesse : vingt-quatre heures après la fin de la grève, les coupes mistoufle cherchaient pouille aux gars sombres recommençaient. Les sacs à qui s'étaient mis davantage en vedette, pendant la grève et, — sans motif réel, — les plus énergiques, les plus militants étaient saqués à la queue leu-leu.

Au premier moment, les prolos prirent la mouche : d'un seul coup, toute la fumisterie de l'arbitrage dont ils avaient été victimes venait de leur apparaître. Les bons bougres firent du rafut : ils expédièrent une délégation au Waldeck qui, nouveau Ponce-Pilate, se lava les mains du fourbi.

• Schneider a fait ce qui était con-

venu : il a repris ses ouvriers... pour le reste, je m'en lave les pieds de devant ».

Que faire en pareille situation ?

Se refiche en grève à nouveau ?

Les Creusotins en avaient bougrement envie. Mais, les prêcheurs de calme y mirent un bouchon. Des types qui se croyaient maricoles expliquèrent tant bien que mal que Schneider avait intérêt à la grève et que ce serait faire son jeu que de plaquer le turbin.

Il n'y eut donc pas de rouspétance !

Et le despote Schneider put continuer sans arias à faire saquer tous les prolos dont la fiote ne lui revenait pas : chaque semaine des douzaines de gars d'attaque étaient fichus à la porte, — toujours à propos de bottes !

La semaine dernière encore il y a eu une belle fournée de renvoyés : une trentaine.

Cette dernière vacherie a manqué fiche le feu aux poudres : les Creusotins ont tenu réunions sur réunions et ont agité la question de partir en grève à nouveau.

Mais, cette fois encore, les temporisateurs l'ont emporté : ils ont fait ressortir que l'on ne pouvait pas pour le moment, envisager la possibilité d'un mouvement gréviste, parce qu'on n'aperçoit pas le joint, une fois le travail plaqué, de donner à la grève une solution favorable aux ouvriers.

—o—

Il est certain que les Creusotins se sont fichus dans une sale panade : il leur semble que l'arbitrage gouvernemental

qui leur a si salement réussi est le dernier des moyens qui leur restait d'obtenir des concessions de Schneider.

L'arbitrage ayant été un sale montage de coup, ils s'imaginent qu'ils n'ont plus qu'à courber l'échine, en attendant que vienne le grand coup de chambard qui les délivrera définitivement.

Tout ça vient de ce qu'ils se sont fourvoyés dans un mauvais chemin : ils ont eu le sacré tort d'écouter la langue dorée des politiciens et, au lieu de ne compter que sur leur poigne et leurs propres efforts, ils ont obéi sur l'intervention des pouvoirs publics.

Comme si la gouvernance n'était pas toujours du côté des riches, — que Millerand soit ou non ministre !

Maintenant, ils en subissent les conséquences : ils sont en plein dans les griffes du Schneider et ils ne savent comment s'en dépêtrer.

Ils ne voient rien au delà de la grève... et la grève leur paraît impossible !

Alors, c'est la soumission, la résignation... sans espoir ?

—o—

Bah ! les Creusotins sont-ils bien sûrs de n'avoir plus d'atouts en main ?

Ils en ont un formidable, — s'ils savent s'aligner en conséquence.

La grève est impossible ! Fort bien... Mais le sabotage ne l'est pas !

Le sabotage, c'est la lutte sur le tas, sans sortir de l'atelier : la grève vide le ventre du prolo, le sabotage frappe le capital au coffre-fort.

Savez-vous bien que si Schneider s'apercevait que, chaque fois qu'il ficha à

la rue un de ses ouvriers il y a, dans ses usines, — en forme de compensation, — pour quelques billets de mille francs de dégâts à ses machines ou à ses produits il y trouverait un cheveu. Il en rabattrait vivement, le crocodile, et il en serait plus aussi enragé pour saquer les gars d'attaque.

La crainte du sabotage éveillerait chez ce capitale des sentiments d'humanité envers ses prolos.

## L'UNITÉ SOCIALISTE

### Petite inquisition

Le Congrès socialiste de décembre a, sous le nom de « Comité général », accouché d'un comité directeur, — qui ne vivra guère — attendu que les Fédérations départementales ne se gêneront pas pour lui faire la nique dès qu'elles se sentiront un tantinet vigoureuses et assez en forme pour jouir de leur complète autonomie.

Mais on n'a pas créé que ce comité directeur ! On a créé, par surcroît, un petit tribunal d'inquisition qui, sous l'étiquette de « Commission de contrôle », est chargé de censurer la presse.

Il est dit, dans le paragraphe où sont expliquées les fonctions de ce comité, que les journaux socialistes doivent se conformer strictement aux décisions du Congrès, interprétées par le comité général, et s'abstenir de toute polémique et de tout débinage pouvant offusquer une organisation.

Ce n'est pas tout. Qui dit tribunal dit pénalités :

« Si le Comité général estime que tel journal viole les décisions du Parti et cause un préjudice au Proletariat, il appelle devant lui les rédacteurs responsables. Ceux-ci étant entendus, le Comité général leur signifie, s'il y a lieu, par un avertissement public, qu'il demandera contre eux ou un blâme ou l'exclusion du parti ou la mise en interdit du journal lui-même... »

Hi donc, Torquemada n'est pas mort ! Inutile d'ajouter que ce petit tribunal d'inquisition est une invention de Guesde : « Que diriez-vous, gueulait-il au Congrès, si la presse qui se réclame du socialisme continuait sa campagne ministérielle ?... Il faut que la presse se soumette aux délibérations du Congrès... »

Voilà une étrange façon de comprendre et de pratiquer la liberté de penser et celle de la presse !

Le jour où les tribunaux bourgeois s'aviseront de poursuivre les socialistes, les chats-fourrés l'auront belle de leur clore le bec et de mettre un bouchon à leurs protestations.

« De même que votre Comité est chargé de réprimer les préjudices causés au Proletariat, de même la loi nous fait un devoir de taper sur les doigts à ceux qui causent un préjudice à la Bourgeoisie... Et vous en êtes !... »

Que répondre à une telle argumentation ? Rien !

Il n'est pas extraordinaire que Guesde ait eu l'idée de ce renouveau d'Inquisition, — son autoritarisme farouche est aussi tranchant que le couperet de la guillotine.

Mais ce qui est pitoyable, c'est que Jaurès ait donné son assentiment à telle monstruosité. Comment n'a-t-il pas bondi d'indignation et ne s'est-il pas fendu d'une de ses fougueuses improvisations pour défendre — dans un Congrès socialiste ! — la liberté de penser et d'écrire ?

Il n'en a rien fait, et nul ne s'est effarouché de ce droit de « contrôle » octroyé au comité directeur.

Peut-être Jaurès, — et avec lui ceux qui virent combien ce fourbi était dégueulasse. Gérault-Richard, Viviani et autres indépendants, — n'osèrent parler, par crainte d'être accusés de plaider par avance leur propre cause.

De sorte que la création de ce tribunal d'Inquisition fut bâclée en cinq secs, — sans que personne ait protesté contre l'odieuse d'une semblable invention.

Je pressens les questions des camarades : — Comment fonctionne ce mesquin tribunal inquisitorial ?

Je vais, autant qu'il m'est possible, satisfaire la curiosité des amis, — et j'ai même la prétention de faire coup double et, par

ricochet, de rendre service à de braves socialistes qui ont contribué à la création de cette commission de contrôle, sans y voir malice.

Cette fameuse « Commission » a été nommée par le comité général et je n'apprendrai rien à personne en disant que l'illustre Chauvin — le futur fauilleur des anarchos, — en est un des plus chouettes ornements.

Et le plus enragé ! Il s'amène à chaque réunion avec plein ses poches de numéros de la « Petite République » et de la « Lanterne », tout zébrés de coups de crayon rouge et bleu.

Et ce sont des scènes gondolantes ! Chauvin écume, — pire que de la poudre de savon, — et avec des gestes d'enragé, il gueule comme un putois :

— Je dénonce l'article d'Untel qui n'est pas conforme !... Je dénonce ceci !... Je dénonce cela !

Et il débague. Je ne vous dis que ça. Le malheur est — « malheur » pour Chauvin ! — que ce petit tribunal n'a pas privilège de condamner : il n'a que des fonctions d'enquêteur, — quelque chose d'aussi malpropre que le métier de juge d'instruction.

Le comité général au complet a seul qualité pour prononcer des verdicts !

Or, jusqu'ici, grâce à des attermoiements habiles, il n'y a pas encore eu de condamnations. Mais, ça ne durera pas ! Un de ces quatre soirs un quelconque indépendant va être guillotiné...

Excusez. Le mot m'a fourché : j'avais confondu le rasoir de Chauvin avec le couperet à Deibler.

Non, on ne guillotiner personne ! On fera aussi bien, car Jaurès a une forte tête et il est probable que sa caboche ne pourrait entrer dans la lunette... Ce qui serait très embêtant... pour les guesdistes plus que pour Jaurès.

A quelle peine va-t-on donc condamner les coupables ?

Je l'ignore ! En tous cas, ce dont je suis certain c'est qu'on ne les condamnera pas à lire le « Catéchisme Socialiste » de Jules Guesde.

EMILE POUGET.



### Verdict de Conseil de guerre

Il est entendu que les gradés ont, à l'égard de leurs inférieurs, tous les droits : ils peuvent les tarabuster à leur aise, leur foutre des gifles et des coups de pied dans le cul, et les troubades, — s'ils ne veulent pas en voir de plus cruelles, — n'ont qu'à poser leur chique, faire les morts et encaisser les torgnoles en disant merci.

Pourtant, jamais des galonnards n'avaient eu le cul d'affirmer leurs crapuleuses prérogatives, vis-à-vis des simples trouffions, avec autant de cynisme que viennent de le faire les officemars-jugeurs, au conseil de guerre du 8<sup>e</sup> corps, à Bourges.

Dans l'audience du 9 janvier ont comparu devant ce sacré conseil :

Primo : Le nommé Maillet, brigadier au 8<sup>e</sup> chasseurs, en garnison à Auxonne, qui avait giflé, sans l'ombre d'un motif, un de ses inférieurs ;

Deuxième : Le nommé Plançon, soldat au 13<sup>e</sup> lignard qui, au cours d'une discussion à la cantine avait giflé un caporal.

Donc, à vue de nez, c'était même tabac : les délits étaient identiques.

Identiques ?... Des pékins peuvent prétendre cela, mais des militaires, jamais de la vie !

Une mornifle collée par un inférieur à un supérieur serait identique à une torgnole administrée par un gradé à un simple trouffion ?

Mais alors, il n'y aurait plus d'armée ! Pas de ça, liseite. Il faut rester dans la tradition : quand un supérieur gifle un

pousse-cailloux, c'est une habiote qui ne tire pas à conséquence ; par contre, un inférieur commet un sacrilège quand il décoche une pichenette à son chef.

Il faut de la discipline dans le militarisme. Or, vouloir considérer comme identiques les agissements d'un inférieur et ceux d'un supérieur, c'est la ruine de la discipline, de l'obéissance passive et de tout le reptilisme qui est à la base de l'armée.

Les juges galonnards de Bourges l'ont compris. Aussi, serognieugnieu, sans faire de magnés ils ont acquitté le brigadier. Dam, si cette brute a giflé un inférieur, c'est que celui-ci le méritait : il avait probablement tiré à cul, avait fait la sourde oreille ou avait taillé une basane à l'autorité militaire.

Puis, sans désespérer, ils ont administré deux ans de prison au troubade qui avait giflé le caporal.

Cette condamnation était aussi logique que le premier acquittement : un simple pioupiou ne doit jamais lever la patte sur un supérieur, — si mince que soit son grade.

Et encore, comme les mecs étaient de « bons » juges ils ont été un tantinet indulgents : ils ont tenu compte de ce que la baffe de l'inférieur n'avait mouché qu'un caporal. Ah, foutre ! si c'eût été un capitaine ou bien le colon, le pauvre truffard avait son compte réglé : douze balles dans la peau !

Or, n'allez pas protester et rouspéter, gueuler qu'une telle justice est monstrueuse, barbare et qu'elle est en contradiction avec toutes nos notions égalitaires.

C'est de la justice militaire, c'est-à-dire, la pire des horreurs !

Et ceux qui s'imaginent qu'il y a mèche de rendre cette justice moins dégueulasse, de réformer les conseils de guerre, — se montent bougrement le job.

Les galonnards sont des êtres à part. — ni hommes, ni Auvergnats, — des gradés ! Or, vous avez beau vous y prendre de trente-six façons, ils resteront toujours kif-kif bourriquot. Ils sont bouchés à l'émeri et ne se laissent pas entraîner par les idées généreuses qui sont en circulation dans la société civile.

« L'Honneur de l'Armée ! » ils ne voient rien autre !

Et c'est pour ne pas flanquer une pichenette à ce cochon d'Honneur que les juges du conseil de guerre de Bourges ont prononcé les deux verdicts en question.

De même, en d'autres temps, c'est pour sauver ce cochon d'Honneur que le colonel Henry fabriquait ses faux patriotiques et que le général Mercier et autres crapule à vanaches faisaient les cent coups.

Donc, on pourra aligner les conseils de guerre comme on voudra, — ils resteront toujours aussi abominables.

Il n'y a qu'une solution potable : leur suppression pure et simple...

### Utilisation des vieux canards

L'affaire Dreyfus et les récents étalages de linge sale ont dû montrer aux copains combien sont nombreux les camarades qui ont la bouillotte cuirassée par les mensonges des journaux chauvinards.

Le respect de l'Armée — avec un grand A — est pour ces nicodèmes un dogme, kif-kif le voyage du prophète Jonas dans les boyaux d'une baleine ou Jésus engendré par le saint-esprit.

Engueuler l'idole militaire paraît, pour ces inconscients, être un sacrilège épouvantable. Quel culot ! Ça va dévisser les étoiles, changer la Seine en mouscaille et faire retourner la tour Eiffel.

Et donc, aux bons bougres qui veulent faucher cette superstition, qui savent qu'en tous pays les bourgeois se servent de l'armée pour mater le peuple, à tous ceux-là, un conseil :

« Camarades, ne jetez pas aux chiottes le

« Père Peinard », non plus que les journaux avancés que vous avez lus. 1. « Œuvre des journaux pour tous », qui perche, 17, rue Cujas, à Paris, vous indiquera comment les utiliser pour une chouette propagande. Elle possède des milliers d'adresses de pauvres fieux, disposés à se dégrader la cafetière, mais perdus dans la canpluche et dans les patelins où arrivent seulement le « Petit Idiot » et les immondes « Croix ». Dites lui le journal dont vous disposez et elle vous communiquera une adresse à laquelle vous enverrez chaque exemplaire — ça vous coûtera juste 2 centimes par numéro. Si c'est le « Père Peinard », ça vous fait huit centimes par mois; si c'est un quotidien, vous mettez douze sous en circulation. »

Et foutez, les bons bougres qui suivront cette filière feront de la chouette besogne : ils aideront à se dessaler et à venir à la Sociale des gas de province qui ne sont ignorants que parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion d'apprendre.

## RETAPE CLÉRICALE

Le temps est passé où la bourgeoisie te donnait des airs frondeurs et s'empanachait de voltairianisme. C'était bon il y a un demi siècle. Le populo était encore jobard et crédule et les riches ne voyaient, pour leurs privilèges, aucun inconvénient à rigoler des stupides superstitions crélines.

Depuis, les jean-foutre de la haute ont retourné leur veste : ils se sont éparçus que le populo embeétait le pas et suivait leur « mauvais » exemple, — c'est-à-dire se dégrasait de la religion.

Or, si les bourgeois ne tiennent pas à la religion pour eux-mêmes ils en veulent pour le populo.

Certes, si le populo — en passe de s'émanciper des superstitions crélines, — se bornait à toucher du fer et à croasser au passage des raticions, ça n'ofusquerait guère les capitalistes.

Mais ce sacré populo est trop logicien ! Une fois la religion fichue au rancard ne s'avise-t-il pas de faire la nique à toutes les autorités ?

Passé encore de nier Dieu, mais nier l'autorité terrestre, sous les deux sacrées espèces du capital et du gouvernement ?

C'était le commencement de l'abomination et de la désolation.

Les bourgeois flairèrent le péril et, sans barguigner, ils enlevèrent à leur casque-à-mèche l'allure bonnet phrygien et en firent une calotte de sacristain.

Il y a quinze à vingt ans que ces jean-foutre s'avisèrent de refaire des mamours aux curés. Et, voyez la coïncidence ! Presque à la même époque les nouveaux Jésuites, les Assomptionnistes, commençaient à répandre leurs « Croix » empoisonneuses.

Assomptionnistes et capitalistes devinrent vite une paire d'amis.

Si les Jésuites avaient essayé de se réinstaller carrément, c'eût peut-être été dur ; aussi, n'y songèrent-ils pas ! Ils se collèrent un faux-nez et se bombardèrent « Pères de l'Assomption ».

La sauce fit passer d'autant mieux le poisson que les patrons avaient intérêt à la restauration des superstitions crélines.

Le développement de cette cochonne d'épidémie fut en outre facilitée par la propagande des théories marxistes que les guesdistes mettaient en circulation : sous prétexte que la religion est une conséquence de l'état économique actuel les types serinaient qu'il suffisait de partir en guerre contre les capitalistes et qu'une fois la liquidation sociale faite, par cela même, disparaîtrait le crélinisme.

Pendant que circulait cette théorie, plus ou moins bien équilibrée, patrons et Jésuites se réconciliaient sur le dos des prolos.

Les singes ouvraient leurs usines aux Jésuites et les y laissaient accomplir

toutes sortes de nômmeries. Dans le même temps se créaient une foultitude de cercles catholiques, d'ouvriers et autres abrutissoirs où on emborlificottait les jeunessees.

Aujourd'hui, y en a dans tous les coins et les racoins de ces maudits clapiers ! Et ils font une sacrée concurrence aux bouisbouis à volots pleins et à gros numéros.

L'enquiéquant est que les maladies qu'on attrape dans les claques religieuses sont mille fois plus dangereuses que celles qu'on risque de récolter dans les autres.

Cette syphilis morale, — la religion, — est en effet beaucoup plus difficile à guérir que l'autre... Il y faut d'autres ingrédients que le copahu et le mercure !

En quinze ans, les Assomptionnistes ont tellement bien manœuvré que, au nez et à la barbe des républicains, ils ont infesté le patelin de leurs infâmes institutions.

Or, comme les vermines noires ont de la roublardise à revendre, ces Jésuites modernes ont aligné leurs tannières de façon à en rendre le séjour agréable : dans les cercles où ils fournissent les jeunes gens on fait de la musique, on y joue la comédie, il y a des salles de jeu avec des billards, etc.

Des turnes semblables sont spécialement ouvertes pour les troubades.

Le soldat est un bon terrain ! Aussi les Assomptionnistes n'ont-ils pas raté le coche : « Pst ! pst !... Venez chez nous, gentils garçons... »

Et les « gentils garçons » que sont les truffards ont tué leur désœuvrement en suivant les racrocheurs en soutane, — qui d'ailleurs ont les galonnards dans leur manche. La gradaille sert de rabatteurs aux cafards, parce qu'elle sait qu'un soldat est d'autant plus discipliné qu'il est davantage bigot.

Désormais, à côté de toute caserne s'ouvre une boîte à Jésuites.

Et foutez, ce n'est pas qu'en province que se pratiquent de pareils fourbis : à Paris — oui, nom de dieu à l'ombre de la tour Eiffel ! — c'est même tabac !

Ainsi, à la caserne de la Pépinière, les truffards sont racrochés et entraînés à l'église Augustin, qui est tout proche. Les pousse-cailloux entendent la messe, puis, à la sortie, des Jésuites en civils collent à chacun d'eux un cigare et un jeton de cuivre portant un numéro d'ordre, ainsi que l'adresse du bouisbouis cléricochon : 26, rue du général Foy.

Ces jetons sont un encouragement à revenir à la messe. En effet, le trouble qui les collectionne n'a qu'à se rendre à la turne de la rue du général Foy et on lui rembourse, soit en poignon, soit en nature.

Turellement, il y a une prime pour les troubades zélés qui ne se bornent pas à venir seuls et qui embauchent un copain.

Des bouisbouis de ce calibre il n'y en a pas que pour les troubades et pour les prolos ; y en a aussi pour les femmes !

Les Jésuites ont tellement bien manœuvré qu'ils sont aujourd'hui une sacrée puissance, — et cela après trente ans de République !

N'est-il pas évident que si les républicains n'étaient pas amis comme cochons avec les Jésuites ils se seraient alignés pour les brider ?

Je sais foutez bien que, ces temps derniers, sous prétexte que les Assomptionnistes sont de même avec la racaille démolédiste on leur a cherché pouille.

Mais on y a été en douceur ! Les porquissions faites à la « Croix » et dans les enfardières de province ne sont que de la parole.

Ça n'arrête pas les Vanites de se poser en victimes et ça n'enlève rien à leur puissance d'abrutissement.

Il n'y a qu'un joint pour couper la chique aux Jésuites : c'est de les frapper au cœur, — c'est-à-dire à la caisse !

La France ne commencera à être débarrassée de la vermine noire que le jour où on aura fichu le grappin sur les milliards qu'elle a accaparés, — propriétés, usines, couvents, bouisbouis, imprimeries... etc., etc.

Par exemple, un tel turbin ne peut pas être l'œuvre d'un gouvernement : le populo en révolte seul sera à hauteur de la besogne !

## RIME DE PROBLOQUE

Si toute la vermine propriétaire qui, du jour de l'an à la Saint-Silvestre vit aux crochets du populo était obligée, par le frio actuel, de se berlinguer par les rues, sans espoir d'un abri, mince de bobine que ferait cette engeance !

Cette perspective, un proprio ne l'envisage jamais : il se croit d'une autre espèce que les locatos, — et que les sans-logis à plus forte raison ! — aussi ne s'inquiète-t-il guère des pauvres bougres qui n'ont pas de domicile.

Au surplus, en supposant que mossieu Vautour s'apitoyât sur le sort des sans-gîte, ça ne les tirerait pas de la mistouffe. En effet, le charitable bourgeois se mettrait en règle avec sa conscience à bon compte : il lui suffirait de tirer deux sous de sa poche et de les glisser au purotin qui, les arçons bleuis par le trottoir glacé, se trimballe le long des maisons, tout recroquevillé par le frio.

Or, y a belle Lurette qu'on est fixé : l'aumône est insuffisante ! Elle n'empêche pas la mistouffe et ne donne pas de piôles aux refleurs de comète.

Et ils sont nombreux les sans-gîte ! Moins nombreux pourtant que les logements vides.

C'est cela qui est bougrement monstrueux ! La foultitude des sans-logis n'est pas une conséquence du manque de locaux, mais bien de la rapacité des accapareurs.

Il y a quelque chose d'encore plus dégueulasse : les vautours les plus crapuleux ne sont pas ceux qui ont des rupins pour locataires, mais ceux qui louent leurs casines au pauvre monde.

Ainsi, la guenon qui, ces jours derniers a flanqué à la rue, avec son nouveau-né, une malheureuse accouchée depuis une heure, aurait été moins chamelle si, au lieu d'une pauvre marchande, elle avait eu à faire à une femme un tant soit peu huppée.

Et ça c'est passé en plein Paris ! Une bougresse de marchande ambulante, Marguerite Lécuyer, âgée de vingt-neuf ans, avait fait la connaissance d'un sa gouin qui l'avait plaquée après l'avoir en ceintrée.

Comme bien on pense la pauvre Marguerite était dans de sales draps ! A vendre des lacets on ne devient guère capitalo. Et, comme son ventre devenait lourd elle était toute patraque et avait de rudes difficultés pour se trimballer dans les rues et vendre sa camelotte.

Ça n'ont difficilement sa vie elle en arriva à ne pouvoir payer sa probloque, une vieille bique qui, chaque matin, se mit à faire à la pauvre femme un barouffe de tous les diables.

L'autre nuit, les douleurs prirent la malheureuse et, toute seule, dans sa cambuse glacée, elle accoucha d'un momignard. Et, pas une linge, ni même un chiffon, pour l'emballoter ! Malgré son état, la pauvre eut le courage de descendre chez sa logeuse espérant que, si touffe soit-elle, elle ne refuserait pas quelques guenilles pour entortiller le gosse et quelques secours.

Ah bien, oui ! La propriétaire, une chipie nommée Delpeau, se fêta à agoniser de sottises la malheureuse accouchée. C'était d'autant plus cochon qu'une femme dans son état est sacrée, même pour la brute d'entre les brutes.

— C'est toi ? Et dans un état pareil ? Pâle moi ou va crever dehors... Ouste !

Sans plus attendre, la criminelle probloque flanqua une poussée à la mère qui alla s'afaler sur le trottoir, son mioche dans les bras.

Un épicetier vit ce paquet humain et s'apitoya. Il cavala chercher deux sergots qui, pour se garantir s'étaient planqués dans l'arrière-boutique d'un traquet, et avec leur aide, il transporta la malheureuse chez lui.

De là, Marguerite Lécuyer et son petiot furent transportés à l'hôpital Rouvicaut

Mais, grâce aux misères endurées, grâce aussi aux brutalités de la probloque, il y a des chances pour que la mère passe l'arme à gauche... et aussi le loupot!

« La belle foutaise! » répondrait la garce de probloque à ceux qui essaieraient de lui faire honte de son crime, « puisqu'elle ne pouvait pas payer sa location elle ne mérite pas de vivre! »

Bédam, pourquoi cette chamelle se préoccuperait-elle d'une mère qui ne peut pas payer sa chambre?... On la fiche dehors et, une fois la turne déblayée, tout va bien : on peut la louer à d'autres.

Il paraît que le quart-d'œil du quartier a ouvert une enquête, est allé visiter la mère et l'enfant à l'hospice et va déposer une plainte contre la criminelle propriétaire.

Ouiche ! C'est pas ça qui changera rien au système. C'est pas les marchands d'injustice qui mettront un bouchon à la scélérate des vautours..., au contraire !

D'ailleurs, il n'y a pas d'illusion à se faire : les proprios resteront ce qu'ils sont, tant qu'ils jouiront de leurs privilèges.

## A coups de Tranchet

UN NOUVEAU FLINGOT. — Le fusil Lebel qui, il y a quelques années était prôné comme une merveille, — et, qui n'a fait merveille qu'à Fourmies! — est en passe d'être fichu au rancard.

Nos galonnards lui préparent un successeur : un nouveau flingot!... autour duquel on fera d'autant plus de chiquet qu'il est à recul du canon, kif-kif le fameux canon à frein hydraulique dont on nous a tant capulés au cours de l'affaire Dreyfus.

Cette maudite invention va être motif à un sacré gaspillage de millions, — et les impôts enfloront encore!

EGLISE THEATRE. — L'église Eustache va désormais faire concurrence à l'Ambigu et à l'Opéra-Comique : on va y donner des concerts qui n'ont rien de catholique.

Cette salle turne revient ainsi à sa destination première.

D'ailleurs, n'y jouait-on pas déjà de la comédie? avec cette infériorité sur les autres théâtres que c'était toujours les mêmes mascarades.

Le ratichon de l'endroit en a vu l'inconvénient et il varie son programme; il espère ainsi augmenter la recette.

## TUYAUX CORPORATIFS

### COOPERATIVE AGRICOLE A GUEUGNON

Le despote du patelin, le jeanfoudre Campionnel, un capitulo aussi riche que rosse est content des résultats de la longue grève, qui, l'été dernier, éclata dans son bague.

Le grigou a embauché de bric et de broc, les ouvriers qui ont été assez dégoûtants pour remplacer les grévistes, de sorte que, quatre cents familles se trouvent depuis des mois dans la purée jusqu'au cou.

Geugnon est peuplé d'affamés !  
Le Campionnel s'en fout : ce n'est pas lui qui pâtit de la faim.

Pourtant, si l'orgueil imbécile n'emplissait pas ce crapulard il devrait comprendre combien il a eu tort de ne pas céder aux grévistes : son usine est maintenant peuplée de savates qui ne savent rien fiche et qui, — sans le vouloir, pratiquent un rude sabotage. C'est au point que son fer ne vaut plus tripette et que ses cheats le refusent.

Mais tout ça n'est rien comparé à la misère des victimes de Campionnel. Comment les tirer du pétrin? C'est la préoccupation de la Fédération de la Métallurgie qui, avec le concours de plusieurs syndicats, vient de constituer un comité d'action pour fonder une Coopérative agricole à Geugnon.

Il faut savoir que les prolos de là bas sont mi-ouvriers, mi-paysans, — seulement les lopins de terre qu'ils cultivent sont trop petits pour leur donner à vivre. Donc, il ne leur sera pas difficile de se faire à la vie agricole.

Le tout est de trouver le pognon pour louer de la terre, acheter du fumier, des semences, tout le diable et son train.

Les initiateurs supputent que, pour commencer, les Gueugnonnais devront s'attacher à la culture des petits pois et des haricots verts, dont ils feront des conserves.

Tout d'abord, c'est eux-mêmes qui fabriqueront les boîtes.

Puis, les conserves faites, il y a en France assez de coopératives de consommation pour en assurer l'écoulement.

L'idée n'est pas too rde! Elle vaut mieux et a plus de chances de réussir que les projets de coopératives industrielles.

Le grand hic est la gabelle!... Les initiateurs y songent et ils vont faire appel aux Syndicats.

D'ailleurs, à Montceau-les-Mines et au Creusot — patelins tout proches de Guenon, — l'esprit de solidarité est richement développé et les gas de par là se mettent en quatre pour donner un coup de collier aux victimes de l'affameur Campionnel.

Il y a donc des chances, les bons bougres, pour qu'avant peu nous puissions nous payer des petits pois Gueugnonnais!

## LEUR BON DIEU

par EUGÈNE POTTIER

Dieu jaloux, sombre turlutaine,  
Cauchemar d'enfants hébétés.  
Il est emps, vieux croquemitaine,  
De te dire tes vérités.  
Le Ciel, l'Enfer : fables vieillottes,  
Font sourire un libre-penseur.  
Bon dieu des bigotes  
Tu n'es qu'un farceur.

Tu nous fis enseigner par Rome  
En face du disque vermeil,  
Que Josué, foi d'astronome,  
Un jour arrêta le soleil.  
Ton monde, en six jours tu le bâcles,  
O tout puissant Ignorantin.  
Bon dieu des miracles  
Tu n'es qu'un crétin.

La guerre se fait par ton ordre,  
On t'invoque dans les deux camps.  
Comme à deux chiens prêts à se mordre,  
Tu fais kss kss à ces brigands.  
Les chefs assassins tu les sacres,  
Tu les saoules de ta fureur.  
Bon dieu des massacres,  
Tu n'es qu'un sabreur.

On connaît tes capucinades  
Et l'on te voit, mon bel ami,  
Te poulécher des dragonnades,  
Humer les Saint-Barthélemy.  
Bûchers flamboyants font tes délices,  
Tu fournis la torche à Rodin.  
Bon dieu des supplices  
Tu n'es qu'un gremlin.

Macaire t'a graissé la patte.  
Larrons en foire sont d'accord.  
Saint Pierre tire la sayate  
Sitôt qu'on s'attaque au veau d'or.  
Les compères de Bas-Empire,  
C'est encor toi le plus marlou  
Bon dieu des vampires  
Tu n'es qu'un filou.



Les de Tôliers chez Niolausse

Depuis une quinzaine de jours, dure, à Paris, la grève d'un grand bague de tôlerie qui perche rue des Ardennes. En temps ordinaire, chez Niolausse, quatre à cinq cents ouvriers se tuent à la peine, — sans gagner lourd ;

Les singes s'étant encore avisés de les diminuer, les turbineurs ont perdu patience et se sont fichus en grève.

Leurs réclamations sont bougrement modestes : ils se bornent à vouloir une petite augmentation et à exiger que tous les grévistes soient repris.

Tous les jours ils tiennent une réunion à la Bourse du Travail et il y a des chances, — si des frères ne vont pas chopper leurs places, — pour que les grévistes forcent leurs exploités à mettre les pouces.

### Les Tisseurs de Saint-Etienne

La grève des tisseurs continue cahin caha, sans attirer l'attention.

Les grévistes se sont laissés prendre aux boniments des politiciens qui leur ont seriné de faire concurrence aux escargots et de ne pas sortir de leurs coquilles.

Les pauvres gas ont suivi le conseil... Ils pourraient bien le payer cherot.

Ils avaient pourtant, comme pierre de touche, l'exemple des mineurs. Malgré qu'on ait prétendu le contraire, c'est à l'émeute du 1<sup>er</sup> janvier qu'est due leur victoire rela-

tive. Jusqu'à les Compagnies n'avaient rien voulu savoir et ce n'est que le lendemain que, prises de trouille, et craignant la continuation du grabuge, elles ont fait quelques concessions.

Les pisses-froid ont eu beau bayer que les émeutiers étaient des agents provocateurs et des dérouléards, nul n'a coupé dans ces meneries.

Cet exemple, au lieu d'encourager les payementiers, les a, au contraire, incités à faire encore moins.

Le résultat n'a pas été long : leur grève traîne en longueur sans passionner personne.

### Les maréchaux-ferrants de Perpignan

Le mouvement de rouspétance qui, il y a quelques semaines, a fichu en branle les maréchaux-ferrants parisiens gagne la province.

Voici que ceux de Perpignan viennent de se mettre en grève. Il n'y a qu'un seul atelier, au faubourg Notre-Dame, où le travail ait continué.

Une flopée de grévistes voulurent aller réclamer ces soireux et leur faire honte de leur avachissement. Mais, je t'en sou! La police qui est toujours aux ordres des capitalistes, monta la garde autour de la boîte du faubourg Notre-Dame, empêchant les gars d'approcher.

Les grévistes réclament une augmentation de salaire et la réduction à dix heures de la journée de travail.

### Les Serruriers d'Escarbotin

Escarbotin est un bourg de la Somme, tout farci de fabriques de serrurerie et, dans ces parages, grouillent dix mille turbineurs.

Au bague de la veuve Descayeux, un directeur, nommé Haudiquier, rogne continuellement le salaire des prolos. A force, ceux-ci ont groumé et, depuis deux mois, ils sont en grève, exigeant le renvoi de ce garde chiourme.

Cet animal est un drôle de lapin, ex-maitre d'école, il a su emberlificoter sa patronne, qui ne jure que par lui. Elle a signé un traité par lequel elle s'est engagée à payer un dédit à ce mec si elle le renvoyait. Et, alors, pour ne pas lâcher sa gâlette, elle tient bon.

C'est donc aux grévistes de tenir mieux ! Courage, les copains, ne cédez pas ! Rouspétez ferme sans quoi, un beau jour on vous collera au régime des coups de trique et de la soupe aux cailloux.

Que les autres turbineurs du Vimeu vous donnent un coup de collier, car votre victoire leur profitera, presque autant qu'à vous.

Aïe donc, allez-y gaiement et chantez la « Carmagnole! »

La liberté ne s'obtient qu'à la force du poignet et les avachis sont condamnés au perpétuel esclavage.

## PRIMES ÉPOILANTES

AUX ABONNÉS DU

### Père Peinard

Le « PÈRE PEINARD » s'est aligné pour distribuer à ses abonnés des primes qui ne sont foutre pas ordinaires :

### DES RÉVEILS-MATIN ET DES MONTRES !

Pourquoi pas? En attendant que sonne le réveil social il n'est pas inutile de savoir l'heure que marquent les cadrans capitalistes : ne serait-ce que pour arriver au bague au bon moment, afin de se garer des garces d'amendes, et aussi pour en sortir à l'heure et éviter de faire du rabiol au bénéfice du singe.

Or donc, à tout souscripteur d'un abonnement d'un an, il sera fait cadeau,

### AU GRAND ŒIL

contre le versement des six francs de l'abonnement, d'un

### RÉVEIL-MATIN

très chouette, tout nickelé, largeur 13 cent., hauteur 13 cent., marchant dans tous les sens pendant 80 heures.

Pour recevoir franco de port, dans une boîte, soigneusement emballée, le **Réveil-Matin** du PÈRE PEINARD, ajouter 1 franc au prix de l'abonnement.

Les souscripteurs que le **Réveil-Matin** n'aguichera pas, pourront pour **DEUX FRANCS**

ajoutés au prix de l'abonnement (soit en tout 8 francs), s'offrir une

### MONTRE A REMONTOIR

pour homme, boîte nickel, mouvement à cylindre, ou bien une

### MONTRE DE GENÈVE

pour dame, à clé, huit rubis, mouvement à cylindre, métal simili-argent.

Pour recevoir franco de port, soigneusement emballée, la **Montre** du PÈRE PEINARD, ajouter un supplément de 50 centimes.

## Babillarde d'un Campluchard

### LA QUESTION DU PAIN

Encore un hiver qui se déroule et, comme les précédents, morne et triste. Les arbres ont perdu leur verdoyante tignasse et les richards ont fichu leur course à la ville n'interrompant pas pour si peu leur perpétuel carnaval.

Dans leurs turnes chaudes et bien closes, les plein-de-truffes font carrément la nique à la froidure du dehors. S'ils montrent le bout du nez dans la rue, ce n'est qu'emmitouflés dans de douillettes fourrures. Fatigués du théâtre et des soirées, ils filent sur Nice et Monaco, kif-kif les hirondelles qui, par les premiers froids, s'envolent vers un ciel meilleur.

A la campluche, repos sur toute la ligne ! La végétation sommeille et nous en profitons pour nous rouler un instant les pouces. Bidards sont ceux qui ont pu se saigner un cochon gras, qui, le dos au feu et le ventre à table s'enfilent en douce des aunes de boudin et de saucisse.

Comme digestif, une petite tournée de chasse ne fait pas de mal dans le paysage. On décroche la vieille canardière, qui se rouille à la cheminée en attendant le grand coup de chien, et, gentiment, le permis de chasse sous la semelle des sabots, on va voir si on peut déquiller un lièvre ou une grive.

Sans doute, la bise passe par les planches disjointes de notre huis, mais somme toute, nous sommes des princes à côté des gas de la ville qui, par cette affreuseté de temps, doivent turbiner dehors pour donner la becquée à leurs mioches.

Et ces turbineurs eux-mêmes ont de la peine, si on les compare à la foulitude des miséreux, aux trimardeurs sans crédit, sans logis et sans pain, qui arpentent les routes détrempées.

Car, foutez, au déclin du dix-neuvième siècle, il y en a des types à qui le pain manque... et autre chose aussi !

Et on ne saurait trop le rengâner : le pain est aussi cher pour les prolos des cités qu'est bon marché, à la cambrousse, le blé qui le produit.

Il y a, en effet, une sacrée disproportion entre le prix du blé et le prix du pain, et c'est de cette question qu'aujourd'hui je vais entretenir les camaros.

Tandis que le blé se vend de 13 à 14 francs l'hectolitre, le pain se vend couramment 30 centimes le kilo, — soit exactement le double de ce qu'il devrait se vendre, proportionnellement au prix du blé.

Si Méline-l'Affameur, n'a pas réussi à faire vendre aux paysans leur blé à un prix élevé malgré le droit de 7 francs par cent kilos que payent à la douane les blés étrangers, il n'en a pas moins réussi à faire payer cher aux citadins l'objet de première nécessité, le pain.

Où donc est la cause de cette situation ? Qui bénéficie de la différence ? Est-ce le minotier, le boulanger ou quelque autre intermédiaire ?

Pardine, un peu l'un, un peu l'autre. Un

peu l'Etat qui palpe la patente, et le proprio qui perçoit un fort loyer.

Entre le paysan qui fait venir le blé et l'ouvrier qui le consomme, il y a une ribambelle de feignasses à engraisser, — c'est du reste l'histoire de partout ! Au point où nous sommes je parie que nous sommes un à travailler pour huit qui ne foutent rien et vivent à nos crochets.

Si encore cette élévation de prix se compensait par une amélioration de la qualité et de la valeur nutritive du pain, on pourrait ne pas trop rechigner. Mais, je t'en fous ! C'est tout le contraire qui se produit.

Le pain est aujourd'hui fabriqué avec des farines qui manquent totalement de saveur — heureux encore si des empoisonneurs comme on en a vu n'y mélangent pas de la sciure de bois et autres ingrédients de même tabac.

Un écrivassier bourgeois qui tartine dans une feuille du Sud-Ouest, traitant la même question que bibi, s'en prend carrément aux pétrosequins et les engueule en douceur.

Par exemple, il laisse passer un bout d'oreille réacteuse et nous sert des arguments qui ne sont pas dans une musette.

Après avoir blâmé le paysan de vouloir bouffer le pain blanc, kif-kif les bourgeois, il écrit : « Tant pis pour lui, s'il trouve aujourd'hui cette alimentation onéreuse et s'il a plus de peine à équilibrer son budget, n'avait-il pas pour faire son pain, le vieux four de campagne et le petit moulin d'à côté ne lui fournissait-il pas une farine suffisamment belle ? »

Et maintenant si vous voulez savoir, les bons bougres, le pain que ce Mélinard veut nous faire boulotter, oyez ce qu'il nous raconte un peu plus loin.

« Dans notre Sud-ouest, en particulier, le pain formé d'un mélange en proportions variables, de farine de blé avec la farine de seigle et de maïs, donnait un pain de moins belle apparence, mais toujours plus frais, plus savoureux et plus nutritif que le pain blanc de nos boulangers. Qu'on revienne donc dans nos campagnes, à ce premier produit si on ne veut payer à l'industrie de la boulangerie et de la minoterie un impôt trop lourd. »

En d'autres termes ce mossieu est d'avis que nous bouffions le seigle pour laisser le froment au maître.

Il regrette le « bon vieux temps » — la famine de 1847 (due aux accapareurs) pendant laquelle le blé se vendait 40 francs l'hectolitre. Il voudrait nous condamner à la « polenta » des contadini italiens, à la « cruchade » des landais, au pain de sarrasin, aussi noir que la conscience de Mercier, qui se bouffe encore dans certains patelins du Limousin et de la Marche.

Grand merci, M. l'ingénieur agronome et professeur d'agriculture d'un département pyrénéen, on vous fait grâce du reste.

Maintenant, examinons s'il est vrai que le paysan ait plus d'intérêt à pétrir et cuire son pain lui-même qu'à le prendre au boulanger.

Autrefois, quand il cuisait lui-même, il était en grande largeur chapardé par le meunier.

Aujourd'hui, il n'y a pas d'erreur, le boulanger le barbotte comme jadis le meunier.

Soit que le boulanger oublie de faire le poids, ce qui est sa garce d'habitude ; soit qu'il retire son pain du four ayant qu'il soit cuit ; soit qu'il force trop en eau et épargne la farine... C'est le paysan qui danse et lui qui empoche !

Comment donc s'y prendre ? Que faire pour mettre un terme à ces voleries ?

Dam, il y a la grande solution, qui est la solution de toutes les affaires pendantes : le coup de Trafalgar, qui mettra un point aux chapardages financiers et autres, qui établira l'échange réciproque des services, la disparition des intermédiaires et des parasites.

Pourtant, en attendant, on ne peut se laisser bouffer la laine sur le dos, tendre les fesses aux semelles des richards... et dire merci par-dessus le marché !

Trouver une binaire qui nous rapproche de la solution finale n'est pas chose à dédaigner, nom de dieu !

Je sais tous les défauts de la coopération, — les sociaux ont assez daubé sur elles pour que tous n'en soient pas mis à jour. Je connais aussi ses dangers et son impuissance et, cependant, je crois que, des fois, c'est un moyen qui a du bon.

Ainsi, dans le cas qui nous occupe, il est assez facile — surtout aux pétrosequins — de monter une boulangerie à eux. Ils peuvent ainsi combiner les avantages de l'an-

cieux système (faire le pain soi-même) avec le système actuel (prendre le pain au boulanger).

C'est peut-être un peu le retour au « four banal » ; mais, les anciennes banalités, — four, moulin, pressoir, — n'avaient de mal que le seigneur et les redevances qu'il percevait.

Du reste, aujourd'hui, il y aurait même de tirer davantage profit de ces coopératives de bons lieux que je préconise. On pourrait adopter un système qui a fait ses preuves, les meuneries - boulangeries Schweitzer.

Le système Schweitzer qui, au concours agricole de Paris du mois de mars dernier, attirait l'attention de tous les visiteurs, attorne au moyen du même moteur, le moulin, le blutoir, le pétrin et aussi le four. Et ce qu'il y a de chic, c'est qu'un seul ouvrier peut surveiller l'ensemble de l'appareil.

On récausera de la chose. Mais, pour conclure, je dirai que ce fourbi des coopératives, — malgré son impuissance pour l'émancipation finale que nous donnera seul le grand chambardement, — me paraît autrement efficace que le pain noir que rêvent pour nous Méline et les mélinards.

Le Père BARBASSOU.

## BABILLARDE DIEPPOISE

A Dieppe, on discute pour savoir si Murphy l'angliche liche ou ne liche pas.

Moi, je m'en bats l'œil. Il a une qualité ce bougre là : il rouspète et se rebiffe. Bravo, Murphy ! Kiss, kiss ! Mords-les ! Ne te laisse pas faire.

Je voudrais que tous les prolos fussent de même. Nom de Dieu ! s'il en était ainsi les cléricochons et les monarchiens auraient un blair d'un mètre de long. Ils ne conspireraient point les pauvres chéris à Méline pour nous ramener Gamelle I<sup>er</sup>.

Malgré tout, je ne m'occupe de Murphy et de ses histoires que pour mettre en évidence les pourritures sociales. C'est un bourgeois et il n'est pas mauvais que — de temps à autre, — il y en ait de sa classe qui écopent : les injustices sont plus visibles quand elles atteignent un bourgeois que lorsqu'elles tombent sur le casaquin d'un prolo.

Aussi, je bois du lait ! Je rigole comme un bossu, car je vais démontrer, plus clairement que deux et deux font quatre, qu'on se fout de la loi.

Deux questions :

1<sup>o</sup>. — M. B... directeur de Casino à X... tient-il une maison de jeu de hasard et encourt-il les pénalités édictées par l'article 410 du Code pénal ?

2<sup>o</sup>. — M. B... peut-il soutenir, pour s'excuser d'avoir commis un délit puni par la loi que les bénéfices qu'il tire du jeu sont les seuls qui lui permettent de parer aux charges lourdes qui lui sont imposées par le contrat qui le lie à la ville ?

Je ne sais comment répondraient à ces questions un avocat bêcheur et des juges de Berlin.

En tous les cas, voici la réponse d'enjuponnés français — qui ne sont pas de Dieppe ! — et qui n'avaient pas de puces :

### SUR LA PREMIERE QUESTION

Deux conditions sont indispensables mais suffisantes à la constitution du délit de tenue d'une maison de jeux de hasard, savoir :

1<sup>o</sup> l'existence d'un établissement où le public est admis ;

2<sup>o</sup> dans lequel il est joué à des jeux de hasard. Il est non contesté et de notoriété certaine que le public est admis librement et sans distinction pendant la saison estivale, chaque jour, dans le Casino, sous la seule condition du versement préalable d'un droit d'entrée modique ; que le public ainsi admis peut sans entraves, jouer notamment au jeu des « petits chevaux » qui est un jeu de hasard, chaque jour, de neuf heures et demie à minuit environ, à raison de 50 à 60 parties par heure et est libre d'engager de façon constante comme enjeux, à la connaissance de B. et de ses préposés, avec leur assentiment, des sommes qui peuvent varier de cinquante centimes à vingt francs.

L'article 410 du Code pénal étant non abrogé et ledit article ne subordonnant l'existence du délit à aucune condition de quelque nature qu'elle soit, il est certain en fait comme en droit que B. s'est rendu coupable du délit de tenue de maison de jeux de hasard.

B... se défend en soutenant que les bénéfices qu'il tire du jeu sont les seuls qui lui permettent de subvenir aux charges lourdes qui lui sont imposées par le contrat qui le lie à la ville, mais si cette circonstance explique la

« tolérance » dont il semble avoir fait et prévu... créer à l'encontre d'un texte précis de la loi pénale, un droit dont il sait bien fondé à se prévaloir devant le tribunal correctionnel et alors que celui-ci est saisi :  
Le Tribunal déclare B... coupable du délit de tenue de maison de jeu de hasard.

Tel fut le jaspinage des juges, qui, — ne l'oublions pas, — ne perchent pas à Dieppe.

A Dieppe, c'est une autre paire de manches !

Il faut croire que nous avons un Casino mirabolant où, au lieu de jouer aux petits chevaux, on s'amuse à jouer à « pigeon vole ».

Certains prétendent bien que les pigeons ne volent pas — au contraire ! — Mais ceux là sont de mauvaises langues.

En effet, si nous n'avions pas un Casino où on ne joue pas aux petits chevaux ; si son directeur était obligé de payer avec les bénéfices provenant du jeu les lourdes charges qui lui sont imposées par son contrat avec la ville... qu'arriverait-il ?

C'est que, comme les juges de Dieppe sont aussi clairvoyants que des taupes, ils rétameraient le directeur du Casino, comme a été rétamé le directeur du Casino de X...

Car enfin la loi est égale pour tous et partout.

On connaît la rengaine.  
Il est vrai qu'il y a encore d'autres suppositions à faire :

Primo, il se peut que les juges de X... aient farci leurs « attendus » d'andouillettes.

Deuxièmement, il se peut qu'à Dieppe on ignore l'article 410 ;

Ou bien, troisièmement, il est fort possible que cet article ne soit applicable qu'aux pauvres bougres qui font jouer en plein vent et que les directeurs de Casino sont vaccinés contre les morsures du Code pénal.

Dans ma prochaine habillarde, j'expliquerai comment les « attendus » que je viens de débagouler ont failli faire casser la gueule à Murphy.

Un mot pour finir : la première « Habillarde dieppoise » a été signée des initiales A. G. Or, il y a plus d'un âne à la foire de Dieppe qui s'appelle Martin. Afin d'éviter toute confusion, je signe en toutes lettres :

GUERDAT,

vendeur du « Père Peinard ».



### Les brous du pêcheur

LE TRÉPORT. — La semaine dernière, un pauvre bougre de marin, en descendant par une échelle du quai s'est brisé le crâne sur le pont de sa barque : un échelon mal fixé a tourné.

Sans rechercher la responsabilité à propos des échelles en mauvais état, non plus que pourquoi les canots de sauvetage sont enfermés sans qu'on puisse trouver les clés, di'ons : voilà des « brous » que les chameaucratés d'armateurs ne demandent pas à partager.

Pauvre prolo, estourbi en turbinant pour enrichir ces rosses de bourgeois !  
Que feront ceux-ci pour la famille du défunt ? Peau de balle et balai de crin.

### Le marchand de fromij

et le maire d'Eu

EU. — Gervais, le marchand de fromage blanc, député blackboulé, ainsi que le maire d'Eu voudraient être sénateurs.

Ils ont manigancé une singulière bjnaise. La loi prescrit que les élections doivent se bâcler au scrutin de liste.

Or, Mignon et Gervais ont persuadé à ces andouillettes de délégués à l'élection qu'il fallait nommer un sénateur par arrondissement. Ces deux mecs, dans leur intérêt, persistent sur les lois constitutionnelles.

Malgré cela, l'affaire ne va pas ! Il a quatre sénateurs sortants et cinq arrondissements. Dieppe et Neufchâtel se sont entendus et en choisissent un pour les cinq arrondissements. Mais, pour cela, il faut lier au rancart les quatre birbes sortants. Ça sera difficile. L'enfant se présente ma. i Une sage-femme ne suffira pas ; il y faudra un vétérinaire armé de force.

C'est toujours chouette de penser que les

apprentis législateurs se fichent des lois existantes lorsqu'elles les gênent. Mais alors, si ce principe est admis : que les chameaucratés biffent les lois qui leur déplaisent, pourquoi les putoins iraient-ils au bague lorsqu'ils donnent des outorses à la loi sur la propriété ?

Voilà : les chameaucratés sont les maîtres et les putoins les esclaves.

Et la loi n'a été inventée que pour permettre aux riches de tenir les pauvres dans l'obéissance.

### Manifestances des sans-travail

MARSEILLE. — Les sans-turbin s'agitent, mille dioux ! Ils ne sont pas disposés à se laisser crever sans faire un peu de pétard.

Ils manifestent un tantinet, les gas. Mais ils ne se montrent guère exigeants : ils ont envoyé une délégation au préfet pour le supplier de ne pas mettre d'anicroches dans un projet du Conseil municipal. — il s'agit d'une centaine de mille francs de travaux à exécuter illico.

Le préfet a fait des tas de promesses, — ça lui coûtait si peu !

Mais, cré pétard, d'ici que les travaux que rumine le Conseil municipal soient prêts à exécuter, comment vont croûter les sans-turbin ?

Auront-ils table mise à la préfecture et à la mairie ?

### Ferme ton égot, ratichou !

DEMAIN. — Les réunions publiques qu'ont organisées, jusqu'à ce jour, les libertaires de Denain ont fichu en rogne le vicair de la localité.

Dernièrement, du haut de son égrugeoir, dans sa bolle à mensonges, il a fait une conférence, — et il a pu débagouler tout ce qu'il a voulu, vu que personne ne pouvait lui répondre. Et il en a expectoré de la bile sur ceux qui en pincent pour la vérité et dévoilent les infamies et les salopises commises par la froaille.

Il y a des gens, bavait-il, qui organisent ici des conférences publiques ; ce ne sont que des voyous, des crapules, des révolutionnaires, qui veulent détourner les honnêtes gens de leurs devoirs envers Jésus-Christ ; ils veulent brûler les églises, couper les curés en deux et leur mot d'ordre est : « chambardons tout ! » Moi, je vous dis : « aimons-nous les uns les autres, et j'espère que vous n'irez plus dans ces réunions publiques... »

Ah, salopaud, vieux singe, tu rengaines : « Aimons-nous les uns les autres ! » Boniments que ces palabres doucâtres, — et boniments empoisonneurs, qui plus est !

Ton réel métier est d'entretenir les travailleurs dans l'obéissance aux riches, — ce n'est pas l'amour, c'est la résignation stupide que tu prêches aux faibles. Avec les puissants, tu as un autre langage : tu sais les excuser, les peloter et les exciter à voler tant et plus le pauvre monde, — pourvu que tu aies la part. Donc, le résultat de tes manigances est de tenir la Société divisée en deux classes qui, ennemies l'une l'autre, ne peuvent que se haïr.

Mais, une question : pourquoi n'es-tu pas venu aux conférences que tu débines en chaire ? Tes ragougnasses auraient été d'avantage de saison, dites-en face de ceux à qui tu les adressais.

C'est que tu savais qu'on t'aurait rivé ton clou. Il te faut un public docile et gobeur semblable à celui qui fréquente ton usine.

### FLAMBEAUX ET BOUQUINS

— 0 —

Le camarade Pelloutier vient de publier chez Stock une grosse brochure : « le Congrès général du parti socialiste » (l'exemplaire 50 centimes).

Dans ce compte-rendu, moins sec qu'un analytique, sont impartialement notées les malpropres manigances et tous les fourbis qui émaillèrent les séances du Congrès.

En outre, Pelloutier a fait précéder sa brochure d'une « Lettre aux anarchistes » où il indique combien est plus impérieux que jamais pour l'avenir du mouvement social la participation des anarchos au mouvement syndical : il signale, comme je l'ai fait dans le dernier numéro, la puissance que veulent acquérir les Fédérations départementales et prévoit le moment où elles auront absorbé les vieilles classifications.

Mais, comme ces groupements agiront toujours sur le terrain politique, Pelloutier insiste sur l'utilité qu'il y a à ce que le « Parti corporatif » grandisse et reste pure-

ment économique. Et il conclut en esquisant le riche turbin que, dans cette voie, peuvent accomplir les anarchos.



— 0 —

ROUSPETANCE DES VERRIERS. — Les verriers belges pratiquent bonnement la solidarité ; à preuve ce qui se passe actuellement dans les parages de Charleroi : il y a quelques jours, dans la plupart des verreries, les coupeurs ont donné leur « préavis » et déclaré qu'ils ne continueraient pas à travailler si on ne les autorisait pas à partager leurs journées de travail avec les coupeurs de la verrerie Morel.

Voilà qui part d'un bon sentiment ! Et, foutez, les prolos qui agissent ainsi s'en trouvent mieux, ont plus de puissance pour résister aux patrons que ceux qui se font des mistouffles mutuelles.

D'autre part, l'Union verrière, à laquelle adhèrent presque toutes les corporations verrières, a mis sur le tapis la question de la grève générale. Un vote a eu lieu et sur 2,516 verriers, 2,348 se sont prononcés pour la grève.

Donc, si les capitalistes ne canent pas d'ici un mois la grève des verriers pourrait bien éclater. Il est vrai que, jusqu'à présent, les revendications des verriers sont maigres. Mais, de même que l'appétit vient en mangeant, les revendications des prolos grandissent dans les conflits.

### HOLLANDE

MANIFESTANCES DE SANS-TRAVAIL. — Les prolos sans turbin d'Amsterdam s'agitent : ils n'en pincent pas pour se laisser clampser en silence et ils ont rudement raison.

Les gas tiennent meetings sur meetings et, non contents de se réunir dans des salles ils se triment par les rues en cortège, et traversent les quartiers bourgeois, au grand effarouchement des pleins-de-truffes.

Il y a déjà eu quelques légers tamponnages entre la police et les manifestants, — mais rien de grave.

Les manifestances continuent.

### DANS LES INDES

LA FAMINE. — Depuis que les Anglais ont entrepris de coloniser l'immense patelin des Indes, la famine y est quasiment en permanence.

Les nouvelles de Bombay nous apprennent qu'il y a, actuellement, trois millions deux cent cinquante mille personnes qui reçoivent des secours du gouvernement.

Mais on ne nous dit pas le total des millions qui ne reçoivent pas un radis et qui, par conséquent, n'ont rien de rien à se fiche sous la dent.

Et dire que les Indes sont un des pays les plus fertiles du monde !

Seulement, il se produit là-bas ce qui se produit à Madagascar et dans les autres colonies françaises : sous prétexte de coloniser, les envahisseurs anglais ont dévasté les Indes.

### INITIATIVE A ENCOURAGER

Le groupe LES EGAUX DU XVII<sup>e</sup>, inaugurerait samedi soir, 13 janvier, sa bibliothèque, dé-samedi soir 13 janvier sa bibliothèque. Cette bibliothèque, déjà riche de plus de deux cents volumes, est un exemple frappant de ce que peut l'initiative privée bien comprise. Des camarades sans autres ressources que les quelques sous prélevés sur leur maigre salaire, ont fini, à force de bonne volonté, par trouver l'argent nécessaire à la location d'un local ; et ont installé, à l'aide de dons en nature, de façon quasi suffisante, le dit local, qui, bientôt, sera trop petit.

Pour la séance d'inauguration, Raphaël Danois fit une très intéressante causerie sur la chanson, sujet passionnant, mais qui eut le tort de n'être pas assez soigneusement préparée. Il est vrai de dire que notre collaborateur et ami n'avait pas eu le temps matériel pour se documenter. Mercredi, Raphaël Danois prendra sa revanche en traitant de « Bakouine selon sa correspondance ».



LE PÈRE PEINARD, paraît le Dimanche

RETAPE CLERICALE

Dessin de Emile HINARD



LA PIERREUSE. — « N'en voilà de la concurrence déloyale! »